

qui s'entretennent à voix basse avec Frantz Schuller. Elle s'adresse au premier qui venait de parler et qui fume toujours, avec flegme, bien sanglé dans son uniforme :

—Toi, dit-elle d'une voix enrouée, écoute ce que je vais te dire. N'en perds pas un mot. Et au jour de ta punition tu te rappelleras mes paroles.

—Parlez la femme.

—Tu ne reverras jamais l'Allemagne.

—Ah ! ah ! la devineresse.

—Et tu ne seras pas tué sur le champ de bataille. Tu mourras de maladie, à l'ambulance, honteusement comme les faibles.

Un peu de pâleur éteignit la flamme des joues de l'officier. Il porta la main à son revolver. L'autre l'arrêta en disant en allemand :

—Laisse la dire, elle est folle !

Et Marie Doriat, s'adressant à l'autre officier :

—Toi, aussi, écoute. Tu ne reverras pas non plus l'Allemagne, mais plus heureux que ton ami, tu mourras sur le champ de bataille.

—Merci, la bonne femme.

Et à Frantz Schuller :

—Toi aussi, tu mourras... d'une balle au cœur.

Frantz Schuller essaya de sourire. Mais le sourire se perdit dans sa grosse barbe rousse. Il venait de penser, soudain, que si elle disait vrai, cette femme, si elle disait vrai, cette mère ! il n'embrasserait plus sa bonne femme Catherine, ni le gros Fritz, ni le bon Wilhem, ni la petite Anna, qu'il voit toujours, quand il y pense, pendue au sein de sa mère ! Et lui est un homme simple, il croit ! Il croit et il a peur. Et Marie Doriat, frémissante, inspirée, la main tendue :

—Souvenez-vous ! Souvenez-vous !

L'officier qui fumait intervint à ce moment.

—Allons, la folle, si vous ne voulez rien dire, il faut vous retirer. Nous n'avons pas besoin, ici, de vos prophéties de malheur !

—Souvenez-vous, répéta Marie, dans un mouvement tragique.

Un soldat voulut la pousser par l'épaule. Elle se défendit.

—Non, non, je ne m'en irai pas. Si vous voulez les tuer, mes enfants, vous les tuerez devant moi. Je verrai si vous en aurez le courage. Vous les tuerez devant moi, lâches, misérables, et je les bénirai et je vous maudirai.

—Nous n'en voulons qu'un. Désignez-le vous-même.

—Eh ! le puis-je ? Est-ce que je sais, moi, ce que vous me demandez ? Est-ce que c'est à moi de vous donner des renseignements desquels dépend la vie d'un de mes fils ?

—Alors, c'est bien, dit l'officier, ils mourront tous les deux.

—Ah ! ce n'est pas possible, lâches ! lâches ! Vous n'êtes pas des soldats. Vous êtes des bourreaux ; non, vous ne méritez pas de vaincre. Un jour viendra où la France traitera vos fils comme vous avez traité les siens.

—Henri, mon cher Henri, dit Pascal, reviens sur ton sublime mensonge, tu n'as pas le droit de mourir pour moi. Regarde notre mère, ami, aie pitié de son désespoir. Je t'en supplie. Laisse-moi mourir seul.

—Pascal, pourquoi vouloir mourir ? puisque c'est moi qu'ils cherchaient et poursuivaient.

Alors, Pascal s'adresse à Marie Doriat :

—Mère, tu sais la vérité, toi, tu sais qu'Henri ne pouvait pas m'accompagner puisqu'il était ici, puisqu'il a passé la nuit près de toi, mère, empêche ce dévouement inutile, puisque l'un des deux seulement doit mourir, réclame Henri, réclame Henri.

Elle est si effarée, la pauvre femme, que c'est à peine si les paroles de Pascal arrivent jusqu'à son oreille.

—Oui, dit-elle, se passant toujours les mains sur le front, oui, j'entends bien, j'entends bien, Henri, Pascal, Pascal, Henri. Grand Dieu !

Que faire ? Allait-elle nommer Pascal ? Allait-elle dire à ces soldats implacables, sans cœur et sans pitié : " Tenez, c'est celui-là, qu'il faut tuer, la chair de ma chair, le sang de mon sang, mon fils aîné. Prenez-le, liez-le, mettez-lui un bandeau sur les yeux, et en route. " Est-ce qu'elle pouvait dire cela ? N'est-ce pas condamner son

fil ? Ce serait monstrueux. Elle les aimait tant, tous les deux ! Et elle s' taisait.

—Marche ! dit l'officier à Frantz Schuller.

Le sergent obéit. Des hommes poussèrent Pascal et Henri.

—Je t'en prie, Henri. C'est une héroïque folie, mais c'est de la folie. Par pitié pour notre mère, malheureux...

—C'est moi que vous cherchez, dit Henri aux Prussiens.

Et montrant Pascal :

—Épargnez celui-là !

On les entraîna. Marie Doriat restait droite, immobile comme pétrifiée, les bras ballants, la tête sur la poitrine, lamentable à voir, vraiment digne de pitié. Pascal et Henri étaient partis. Elle ne les avait pas vus. Quelques secondes se passent. Tout à coup, elle se souvient ! Elle tourne les yeux autour d'elle. Elle est seule. Elle jette un effroyable cri

—Mes enfants ! mes enfants ! Mais ils ont emmené mes enfants !

Le jour est venu pendant cette tragédie. Elle sort. Des gens qui l'aperçoivent s'écrient :

—Ah ! la pauvre femme ! la pauvre femme !

Marie leur demande d'une voix sourde :

—Où sont-ils ? Où sont-ils, les gueux ?

—Par là ! par là ! Ils les ont emmenés du côté de la fabrique Montmayeur.

Elle court de toutes ses forces.

—Pascal mourra, du moins que je sauve Henri !

Elle traverse le village, elle ne voit pas l'escorte qui a sur elle quelques minutes d'avance. Elle s'arrête et elle écoute. Le pas cadencé des soldats s'entend très bien sur la route gelée. Tout le village fait silence autour de ce lugubre drame.

—Je vais les rejoindre, dit-elle.

Et elle court plus vite. Elle n'est plus dans le village. Elle suit le chemin qui, passant devant l'église, monte vers le cimetière, à travers les champs maintenant dénudés, ravagés par le passage des troupes, de la cavalerie et de l'artillerie, et jadis plantés de vignes, d'arbres fruitiers, ou ensemencés de moissons. Dans le creux de la vallée, c'est la fabrique. Elle n'entend plus le pas des soldats. Ils sont arrivés sans doute, mais elle est en vue de la fabrique, elle aussi. Elle n'a plus d'haleine, elle presse encore le pas. Quelque chose d'aigu lui perce les poumons, l'air trop vif du matin qui emplit trop brusquement sa poitrine. Elle n'y prend pas garde. C'est la vie de ses fils qui se décide là-bas. Leur vie ! Sa vie, à elle. Devant la fabrique, elle n'aperçoit pas quelques soldats qui causent en fumant. Aucun groupe sinistre, et les prisonniers sont invisibles.

—Au moins, dit-elle encore, j'en sauverai un.

Elle atteint les premiers bâtiments.

—Enfin, dit-elle avec un rire nerveux, il n'est pas trop tard. Mon pauvre Pascal, mon pauvre Pascal. Si fort, si travailleur, si doux avec cela ! Du moins, Henri me restera.

Elle arrive au coin de la fabrique. Elle entend une effroyable détonation qui lui bouleverse le cœur. Elle jeta un grand cri, et en chancelant elle fait encore quelques pas. Cette fois, elle peut voir. Deux hommes sont étendus près du mur qui enclôt le jardin des Montmayeur. Un peloton de Prussiens abaissent leurs fusils encore fumants et prennent le port d'armes. Un commandement bref. Ils tournent sur les talons comme des automates. Elle se précipite vers eux avec un cri de bête fauve à laquelle on arrache ses petits.

—Ah ! les maudits ! les maudits !

Un sergent, Frantz Schuller, s'approche des deux corps. Il les achèvera s'ils donnent signe de vie.

Mais cette précaution sinistre est inutile. Ils sont bien morts. Il s'éloigne.

Marie Doriat est auprès de ses fils. Elle relève la tête d'Henri, qui a un peu de sang aux lèvres. Elle relève la tête de Pascal, calme et souriante. Elle ne pleure pas, mais, à ce moment, elle est un peu folle. Ils sont tombés bien près l'un de l'autre. Elle les soulève, ces grands corps. Elle s'assied sur le sol. Elle met sur ses genoux leur tête blême. Elle les regarde.

—Mes chéris ! mes chéris ! Dormez ! dormez !

Et doucement, voilà qu'elle les berce, comme

lorsqu'ils étaient petits et qu'elle voulait les endormir.

Elle caresse leur front, leurs cheveux ; elle tourne vaguement les yeux autour d'elle, sur tout ce qui l'entoure, mais sans rien reconnaître. Tout à coup, on lui frappe sur l'épaule.

—Ma bonne femme, il faut fus en aller t'ici.

C'est un sergent prussien. C'est Frantz Schuller.

Marie revient à elle. Elle se relève, les yeux farouches.

—Pourquoi me chassez-vous ! Pourquoi ne voulez-vous pas que je reste auprès d'eux ? Ne sont-ils pas bien à moi, maintenant puisqu'ils sont morts !

—Il faut les enterrer !

—Déjà.

Elle recule, puis apercevant le peloton d'exécution qui disparaît, au loin, au tournant de la route, s'en retournant vers Garches, elle crie encore.

—Misérables ! Que leur sang retombe sur vous !

Ses nerfs se détendent enfin. Elle a une crise de sanglots, et tout à coup elle tombe sur le sol. Et dans la détresse de cette pauvre âme désespérée, frappée si injustement, si terriblement, elle montre les poings au ciel.

—Non, il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de Dieu, je ne crois plus à rien, car, toi en qui j'ai cru, je te blasphème, je te blasphème !

Et elle s'évanouit. Longtemps elle reste ainsi étendue. Une jeune fille vient de sortir de la fabrique. C'est Lucienne. Elle a tout vu. Elle a assisté à cet horrible drame. Tout à l'heure, elle a entendu les soldats, puis, au loin, les exclamations de quelques paysans. Elle a ouvert sa fenêtre. Deux hommes sont là, les mains liées derrière le dos, entre les Allemands, deux prisonniers, deux condamnés.

Pascal, Henri, ses frères.

—Grand Dieu ! fit-elle, est-ce qu'ils vont les tuer !

Bientôt, il ne lui reste plus de doute. On les conduit jusqu'au mur. Le sergent Frantz Schuller plie des mouchoirs. On va leur bander les yeux.

—Pascal ! Henri !

Ce cri lui échappe, malgré elle. Elle joint les mains. Elle voudrait prier. Rien, ni paroles, ni prière, n'arrive à son esprit.

Mais les deux soldats se sont entendu appeler. Ils relèvent la tête, regardant vers la fabrique.

Là, à cette fenêtre, une figure connue horriblement pâle. Et le même frisson de colère et de dégoût les secoue en même temps tous les deux.

Pascal lui crie de sa forte voix :

—Misérable ! va-t'en, que ta vue n'attriste pas nos regards, au moment où nous allons mourir.

Et Henri :

—Va-t'en, misérable, toi qui ne seras pas digne de consoler notre mère après nous.

Elle se retire de la fenêtre, les mains sur les yeux.

Horreur ! horreur ! Ils vont mourir en la croyant coupable, en croyant en son indignité, à son infamie, à sa trahison.

Elle revient à la fenêtre. Les yeux des condamnés sont bandés. Ils sont debout contre le mur, fiers et dédaigneux, la tête haute. Ensemble ils crient :

—Vivre la France !

Et Lucienne, avant que les fusils s'abaissent, à le temps de leur jeter d'une voix vibrante :

—Pascal, Henri, je vous aime, je vous aime, je vous aime.

Sa voix se perd dans les vingt coups de fusil qui les foudroient. Elle les voit chanceler. Pascal plie sur ses genoux et se renverse en arrière. Henri tombe en avant, comme une masse.

Et elle même, comme si les coups de fusil l'avaient atteinte, elle chancelle et va s'affaïsser sur son lit, les mains sur les yeux, ses beaux traits convulsés par l'horreur.

Quand elle revient à la vie, elle se rapproche de la fenêtre, elle se penche.

Là-bas, elle aperçoit ce spectacle étrange de Marie Doriat berçant sur ses genoux les cadavres de ses fils.

Elle descend l'escalier, elle met un temps très long à la descendre, et quand elle est en bas,